

Alain Duault* : explorateur de la Beauté

Monique W. Labidoire

Si l'expérience de la poésie c'est regarder, comprendre, dire le monde, en recueillir douleur et plaisir et en finale le célébrer, on peut dire d'Alain Duault qu'il en est le champion. Dès les premiers vers de son premier recueil, il parle de terre à bonheur, cette terre de fertilité qu'il unira à la femme et le titre de ce recueil indique d'entrée de jeu que la langue choisie pour le poème est une alchimie de prose et de poésie, le titre c'est : *Prosoésie*.

Les premiers poèmes donnent souvent l'intention de ce que deviendra l'œuvre. Pour Alain Duault, on peut observer que l'inspiration est restée assez centrée autour des quatre éléments primaires, terre, eau, feu, air qui sont les principes constitutifs à tous les autres corps et qui vont nourrir le corps amoureux et le corps du poème. Le corps amoureux ne cesse d'apparaître dans l'œuvre, toujours issu du chant de la terre, uni à elle, devenant le chant du poème dans un espace privilégié qui abrite les interrogations existentielles. Terre à bonheur, mais aussi : « Terre définitive de la haine et de la mort »¹.

La mort s'introduit violemment dans l'œuvre et d'une façon si prémonitoire que le poète, ici encore, est un « Voyant ». Dans son roman *La femme endormie* et son recueil *Où vont nos nuits perdues*, Alain Duault traite de l'absence après un accident de la route, on peut donc s'interroger sur la récurrence et le destin de l'œuvre.

Mais il nous faut développer d'autres éléments et faire surgir du poème l'intention, telle que nous la pressentons. Dix ans séparent la publication de *Prosoésie* et *Colorature*, dix années pendant lesquelles le poète a

* Voir notice biographique en page 58 et quatre poèmes inédits en p. 71.

1 *Prosoésie*.

beaucoup réfléchi, lu, écouté, dix années d'une expérience de la vie dans sa réalité. Être à l'écoute des autres peut conduire à mieux être à l'écoute de soi-même. Si la poésie est la grande initiatrice au domaine de la création et de la récréation de l'univers, la musique est le terrain où le poète va trouver un écho immédiat non seulement en termes d'écriture mais aussi dans la vie sociale. Cet espace de gestation a donné naissance, semble-t-il, à un livre étonnant *Colorature*, au titre très vocalisant. Livre déroutant, surprenant, dérangeant nos habitudes de lecture et introduisant une culture littéraire, musicale, artistique très vaste. L'harmonie est trouvée, l'esthétique tout à fait nouvelle, la modernité présente, la Beauté en exploration et déjà au-devant de la scène. Un recueil important pour un jeune auteur même si aux dires du poète *Colorature* est le livre d'un jeune oiseau qui s'écoutait chanter. Mais Alain Duault avait moins de vingt ans quand il a publié ses premiers poèmes. Dans toute l'œuvre, le poème est visuel et sonore, toujours interactif et ne laisse aucune place à l'immobilisme.

La volupté de la langue met tous nos sens en éveil et le sens, le contenu proprement dit, est donné par les sons et les rythmes proposés. L'émotion se dégage d'une partition déjà bien construite dans laquelle la légèreté s'allie à la rigueur. Que nous dit le poète à ce propos : « chaque mot dans la bouche est fait de syllabes, de couleurs sonores, de matière fluide ou dense, de lignes de langue. Après vient le sens² ».

Pourtant, à la lecture, on peut ressentir comme une absence de partage, si l'on ne saisit pas immédiatement toute l'esthétique du texte, tant l'initiation à une forme poétique très personnelle, à une culture — et à l'art lyrique en particulier — sont nécessaires pour entrer dans cette œuvre. Dans *Prosoésie*, un recueil de jeunesse, l'identité humaine est directement visible et appelée haut et fort :

De la clairière où je me penche
Je vois des routes amarrées à des villes sans foi ni loi
À des villes sans porte ouverte
Je vois des bourgeons déjà pourris de l'intérieur
Des cœurs sans rêve
Des femmes sans amour
Mais je vois un homme debout les bras au ciel qui
dispense de fausses paroles à des foules qui sans
comprendre approuvent et applaudissent

2 *Le nouveau recueil.*

Chaque jour une cargaison d'hommes usés
Et de vraies peines
S'élève vers l'arc-en-ciel
Et se prend à croire à l'orage³.

Dans *Colorature*, le registre est différent mais tout aussi bruisant de ce sens émotionnel malaxé dans la langue et par la langue, par les images qui montrent des espaces en perpétuelle modification selon l'heure de la journée, la saison ou l'état d'âme de chacun, un ensemble qu'il faut décrypter en mesure sous peine de dérailler lamentablement. Une bonne articulation est nécessaire, un souffle mêlé à celui du poète qui laisse le lecteur libre de sa propre respiration puisqu'il n'introduit aucune ponctuation, un retour aux classiques, une bonne dose de mythologie, l'approche des grandes légendes des siècles et de la littérature, ce sont les quelques conditions indispensables pour s'élever dans l'aria d'Alain Duault comme dans cet extrait de *Colorature* :

[Où tu
passes Marie-Soleil aussi Massy Messine ou sur la
Seine cueille Paris pire amasse poussière et perce
Nice jusqu'en Corse traverse masquée musique
jusqu'à Pise Assise Tunis Alice Liszt au pays pile
capucine en tuniques de lacs et de glace glisse elle
Ulysse à Mycènes hallucine sirène amante
mystère].

La planète, la terre, évoquée plus haut comme terre nourricière du corps du poème, se plie à la volonté du poète qui en expurge tout ce qui fait le monde et qui le nourrit dans quelques-unes de ses plus intimes émotions : les créations des hommes, qu'elles soient picturales, architecturales, musicales, poétiques ; des villes, des civilisations, des sociétés, tout un acquis transmis par le savoir, la curiosité et une indispensable passion du monde. Cette passion du monde qui conduit à la lucidité d'un poète épris d'idéal, de perfection, de justice même si ces thèmes sont plus lisibles entre les lignes qu'affichés au beau milieu de la page. À ce propos, on peut dire, avec Roland Barthes, que « l'idéologie n'a pas à être visible dans l'écriture, l'écriture étant par essence un combat⁴. »

3 *Prosoésie*.

4 Cours prononcé au Collège de France.

Viendra le temps du feu, de la destruction et de la brûlure, viendra le temps où l'énonciation ne suffira plus au poète dans sa célébration du monde. Il y aura évocation et dénonciation des ténèbres et de la douleur.

Avec *Colorature*, le poète trouvait un style, une esthétique, qu'il reprend dans les recueils suivants, ce souffle qui ne nécessite pas de pause et submerge comme un océan la feuille blanche tel le souffle des dieux que nous offre parfois le poème épique. Il ne peut y avoir que du lyrisme chez un amateur d'art lyrique et du romantisme chez l'amateur de Chopin qu'est Alain Duault. Romantisme et nostalgie sont convoqués par vagues déferlantes dans « *Le Jardin des adieux* ». Le temps passe et son sablier inexorablement recouvert des passages de vie. « *Nous n'irons plus au bois* » répète le poète qui semble déconcerté par une réalité qu'il n'acceptera que par le poème. C'est l'écriture qui gardera la mémoire et ancrera les chaînes défaites de l'amour. Le poème remonte le temps dans le corps reconstruit de la mémoire, mais seul le poète peut nous dire la part rêvée qu'il y introduit; car le jardin des adieux n'est que l'acclimatation aux autres jardins du poète qui décline avec la passion qui le caractérise toutes ces terres encore en friche qu'il met au jour dans le déroulement de son écriture.

Des signes seront à émettre ou à capter, des territoires de vie et de mort seront conquis, des poèmes fleuriront et se faneront selon la volonté du soleil et de l'orage. Dans « *le jardin des questions infinies* », deux vers s'interrogent dans le flot saisissant des jeux de langues et de citations volontairement et joliment contrefaites, le poète appelle à son secours son catalogue intime, Apollinaire, *Così fan tutte*, le roi Lear ou un cheval pour son royaume, une écriture étourdissante que le poète accepte dans une grande lucidité puisqu'il écrit :

Car ce que je cache à plaisir en me saoulant de mots
Est ce vertige qui m'aspire est cela même qui me perd⁵.



La nuit est la grande prêtresse des poètes. Elle est la respiration du silence dans lequel tout peut arriver. Les mots prennent un relief qu'ils n'ont pas le jour un peu floue où les choses et les éléments sont masqués par l'obscurité ou l'ombre de la lampe. La nuit favorise l'oracle et le poème.

5 *Le Jardin des adieux.*

Il se peut que des poèmes nocturnes soient écrits dans la journée, peu importe; le poète est dans la nuit, dans cet espace qui le tient captif et éveillé. « *Où vont nos nuits perdues* » sinon à l'arrachement du poème et à la volonté de laisser surgir les vers dans leur longue inspiration/expiration, des vers qui naissent du plus obscur de l'être et tentent de répondre aux questions qui reviennent sans cesse. Le poète tisse ses réseaux et les fils d'Ariane s'entrecroisent dans le labyrinthe du texte. À chacun de trouver son fil rouge pour circuler dans un poème construit dans une déstructuration positive.

Nuits noires, nuits blanches, où est la frontière quand la passion semblait acquise et indivisible, quand rien ne devait séparer les amants. Et pourtant même la plus belle, la plus vénérée, la plus protégée des dieux peut mourir d'amour et le poète songe à Cléopâtre. L'amour est noir comme la nuit, rouge comme le crépuscule, blanc comme le temps qui passe, il a des yeux violets, des masques et des milliers de mots. Le poète est ébloui par tous les visages qu'il découvre, toutes les Marie-Soleil, les Marilyn, les Ophélie chacune avec sa beauté particulière; il les chante, les déplie, les découd, les caresse, les creuse, comme ce monde qu'il célèbre pour le comprendre; pour sortir de ses nuits noires il va de nouveau les appeler, fantômes qui vont rendre vie à celle qui hante les pages du poème, celle qui sait le secret, car écrit-il : « je voudrais être aimé d'une femme qui sache le secret⁶ » celle avec laquelle il retournera au bois et qui aura le goût de sel et d'océan. Il nomme les lieux, Venise, la Bretagne, Prague, il explore la mer, la plage, « Alors, entendez-vous pourquoi je creuse mes nuits noires » hurle-il⁷. Le poète creuse à l'infini et ce faisant tente de s'éloigner du vide et de l'inconnu. Et il dit encore « Oh je voudrais tant être Dante pour que tu sois Ma Béatrice⁸ ». Poète et Muse sont inséparables. Mais le destin en décide autrement.

Voici que des mots envahissent toute l'œuvre : destin, hasard, fatalité, et ce mot important inventé par le poète : « accidenté ». La réalité violente intervient au cœur même du poème. « L'accidenté » survient dans sa sourde brutalité. Il y a séparation, il y a disparition, il y a absence. Pour le poète, l'accident de la route apparaît comme une figure moderne de la destinée et de la tragédie. Il guette, veille, les nuits sont toujours sombres mais peuplées par trop de souvenirs inscrits dans la mémoire blanchie du locuteur. Rien ne sera plus comme avant. Pourtant le texte reste vivant, se

6 *Le Jardin des adieux.*

7 *Où vont nos nuits perdues.*

8 *Où vont nos nuits perdues.*

nourrissant de l'absence et de la douleur; le poète cherche sa raison de respirer et d'écrire, il cherche la beauté du monde là où d'autres n'espèrent pas la trouver, cette beauté qui seule semble le fait tenir devant une réalité qui pourrait devenir intolérable.

Nous sommes devant une œuvre de grande culture et de grande intelligence, et l'on pourrait penser qu'il y a dans cette écriture une sorte de boulimie alors qu'il s'agit plutôt de fièvre à haute tension. Le poète associe à sa propre création les personnages et les lieux qui l'appellent, nous en avons déjà capté quelques-uns Mozart, Titien, Venise, Polyphème, Desdémone, Anna, Othello, Orphée, Londres, Sutherland, Don Giovanni, Marlène, Lucia. Le poète introduit des citations le plus souvent poétiques mais pas seulement, des bouts de comptine, des proverbes ou des phrases clichés qui traversent les âges (de l'âge de bronze à l'âge du gaz, dit-il) et qui semble être une manière de préserver son regard d'enfant sur le monde, de conserver la fraîcheur du premier jour, quand la confiance en l'amour était infinie. Voici quelques exemples : « Nous aurons des draps pommes ou prunes et je ferai de toi ma confiture » qui fait penser au premier vers de « La mort des amants », de Baudelaire : « Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères... » Ou bien « Il n'y avait pas d'âge pour les braves » qui nous ramène à « Il n'y a pas d'heure pour les braves! » ou plus loin « J'ai vu la belle aux voix dormantes, double réminiscence consciente, aussi bien du conte de Perrault *La belle au bois dormant* », que du vers d'Aragon « que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant ».

Alain Duault bouscule syntaxe et sens, tourneboule les vocables, consomme la rupture du vers avec jubilation jusqu'à ce que nous partagions son ivresse dans une descente aux enfers ou une montée au paradis, le purgatoire semble absent de son poème. Les alexandrins rythment une cadence musicale et s'affichent avec des vers plus cisailants, plus aigus, comme taillés au couteau. Il semble aussi improviser sur un thème à la manière d'un musicien, porté par les mots, les sons et les rythmes qui font sens, nous l'avons vu plus haut. Ses textes ne sont pas toujours faciles d'accès, mais la lecture à haute voix peut aider tant le son et la musique y sont d'importance. Il y a aussi dans ces textes l'alternance d'une écriture très savante avec une écriture plus populaire dans laquelle une forme directe et immédiatement compréhensible réduit la distance qui pourrait éloigner du poème faute d'un savoir auquel tous n'ont pas accès.



Revenons au titre de notre lecture. L'exploration de la Beauté ou plus précisément, la recherche de fragments de beauté, semble dégager un espace dans lequel le locuteur a déjà fait beaucoup de place aux éléments, aux choses, aux personnes, aux émotions, à l'amour et que nous pouvons, selon notre propre approche, insérer dans l'idée que nous nous faisons de la beauté. Une autre analyse pourrait faire l'objet de l'exploration, chez Alain Duault, de la beauté de l'esprit et de l'âme qui n'est pas absente des textes et que nous ne devons pas occulter, recherche qui s'apparente intimement à l'esthétique singulière qui se dégage de l'œuvre.

Cet espace de beauté si rempli dans l'œuvre déjà écrite semble appeler à une certaine nécessité de nudité, tout du moins, dans une période créative déterminée. Et si le champ sensoriel n'a rien perdu de son acuité, le chant des mots semble creuser un vocable devenu plus essentiel au poète : ce mot c'est nudité. Est-ce la Nudité qui désormais dessine la Beauté? Ce mot apparaît très tôt dans l'œuvre, mais c'est dans son dernier recueil qu'Alain Duault nous propose des fragments de cette beauté, décrivant avec une attention toute personnelle les blasons du corps féminin comme les seins, le dos, le ventre, la chevelure, mais aussi les sourcils, le souffle ou la cheville. Ces blasons sont plutôt attendus chez un poète où le corps amoureux ne se sépare pas du corps du poème. Là où il étonne fortement, c'est dans la deuxième partie du recueil quand il blasonne la cheminée, la neige ou le chien avec la même passion voluptueuse qu'il montre pour l'élément féminin.

L'écriture de ce recueil joue vraiment le rôle-titre de l'œuvre, elle opère l'intérieur du corps poétique tout en sauvegardant la chair sensible et la beauté des tracés. L'écriture capte la nudité du corps et des choses et se l'approprie non seulement de l'intérieur par un ressenti profond mais aussi de l'extérieur par un descriptif soutenu qui les amène, ensemble, à la nudité voulue par le poète. Nudité qui n'apparaît pas toujours au premier degré dans l'œuvre qui précède, dans laquelle, nous le savons, la broderie aussi parfaite soit-elle, risque de masquer la spontanéité de notre approche. Que dit le poète : « en cherchant à dénuder la matière des choses, son revers, son tremblement indistinct, ce qui ne se dit ni ne se montre et pourtant peut se voir, de l'intérieur, l'écriture part à la recherche de sa propre nudité⁹. »

La Beauté est un des éléments-phares de la poésie d'Alain Duault. Mais s'il met la Beauté sur ses genoux¹⁰, il ne la trouve pas amère comme

9 *Le Nouveau recueil.*

10 Rimbaud, *Une Saison en enfer.*

Rimbaud, il ne l'injurie pas, il la vénérerait plutôt et de plusieurs façons. Dans « Nudités », il blasonne, chérit, s'inscrit dans le vertige amoureux. Mais il nous avait déjà montré cette Beauté différemment, à la manière d'un Mishima par exemple, quand la beauté n'a de sens que vouée à la mort. Dans « *Où vont nos nuits perdues* », on voit bien comment le poème dans toute la beauté de son écriture est un substitut à l'absence et à la mort et comment, tel le phénix, il renaîtra toujours de ses cendres.

Beauté, Mort, Poésie trois mots du genre féminin qui explosent dans bien des pages de l'œuvre de cet explorateur de la Beauté qui met au jour ses découvertes. Pour Alain Duault, nous parlerons plutôt d'esthétique que de style, tant il travaille *la matière plastique*¹¹ une esthétique faite de foisonnement et de transport dans laquelle la volonté de partager et de dire fortement est toujours présente même si le développement du texte si empreint du dedans ne montre pas toujours un dehors facile.

Beauté, Mort, Poésie, trois mots qui vont s'unir par la chair et dans le corps du texte pour le prochain recueil d'Alain Duault dans lequel il chantera douloureusement l'« Élégie de la guerre ». Selon Sainte-Beuve, l'élégie est une « œuvre poétique dont le thème est la plainte ». Pour cette Élégie, ce chant de douleur, Alain Duault n'abandonnera pas son esthétique dans laquelle, mort, guerre, sang, ténèbre et lumière font pacte d'alliance pour trouver la beauté et l'harmonie, cette concorde que certains ne se résignent pas à croire utopique.

La Beauté et le Poème sont donc nécessaires au poète qu'est Alain Duault pour comprendre quelque chose au monde et du monde, pour comprendre cette terre nourrie d'eau jaillissante comme cette poésie déferlante qui parfois se brûle d'ivresse, répandant dans l'air des mots de musique. Quatre éléments qui s'unissent et se combattent tout au long des textes pour créer la beauté. Quatre éléments de sens et d'amour pour sauvegarder l'espérance du monde même si notre poète écrit : « J'ai mal à l'espérance¹² ».



Le partage de la beauté appelle-t-il au partage d'autre chose? « L'exploration de la beauté » suit des chemins de découvertes et le poète fouille, creuse, espère trouver quelque lumière qui éclairerait la beauté du monde et appellerait à l'harmonie et à la paix, cette beauté qui, dans le

11 Guillevic, *Lieux communs*, à paraître.

12 *Où vont nos nuits perdues*.

mouvement du monde, se fracture et se renouvelle nous ouvrant ainsi tous les possibles. La mise au jour du destin, la force du destin, ce fameux *coup de dés qui jamais n'abolira le hasard*¹³ reste suspendu aux jardins que fréquente le poète, essayant des sentiments, des émotions, des ruptures dans une écriture qui devient l'élément phare du contact entre les vivants et ceux qui ont vécu.

Le jeune poète voyait des bourgeons déjà pourris de l'intérieur, il appelait les hommes à croire à l'orage, comme si avec la rupture du ciel, une autre face du monde pouvait s'éclairer, comme si changer la vie, le monde, était possible par la beauté pour apporter la paix. Cette exploration de la Beauté peut sembler mal venue dans un monde affecté par tant de maux, mais ne serait-ce pas la Beauté qui peut faire tenir l'espérance?

Le monde est multiple dans sa lumière, sa ténèbre, sa beauté et sa laideur. Une expression populaire dit « beauté du diable ». La poésie d'Alain Duault a parfois la beauté du diable, une beauté qui nous saoule nous entraîne dans des nuits sans foi ni loi, elle a aussi, cette poésie, la beauté des dieux et des sonorités de sirènes qui appellent vers d'autres rives, vers la découverte et la connaissance d'îles plus secrètes qui abritent précipices et abîmes tout autant que douces prairies et rivières tranquilles.

Alain Duault nous invite à l'éblouissement de ses découvertes explorant la beauté à l'infini de ses espaces qui deviennent matière du monde, livrant son chant à l'écoute et au regard de ceux qui l'accompagnent. Il nous invite à cet arrachement hors normes du temps qui passe en nous offrant à la fois la beauté de l'éphémère et la beauté de l'éternité du poème.

Références

Inédits personnels.

Prosoésie, Honfleur, P. J. Oswald, 1967.

Soif des soifs, Encres vives, 1969.

Colorature, Gallimard, 1977.

Le Jardin des adieux, Gallimard, 1999.

Où vont nos nuits perdues, Gallimard, 2002.

Nudités, Gallimard, 2004.

Entretien avec Alain Duault.

Le Nouveau recueil.

13 Mallarmé.

ALAIN DUAULT : né à Paris en 1949 mais d'origine Bretonne. Poète, romancier, musicologue. Licencié es Lettres et Sciences Humaines, Maîtrise de Lettres, études de musicologie et de piano. Débuts radiophoniques à *France Culture* et *France Musique*. Il sera tour à tour rédacteur en chef de *L'Avant-Scène Opéra*, critique musical à la *NRF*, à *Elle*, à *L'Événement du jeudi*, aujourd'hui à *Epock* et *Classica* dont il est éditorialiste.

Depuis 1989, il est « Monsieur Musique Classique » à RTL

De 1991 à 1994, il dirige les programmes musicaux de France 3

Auteur avec Maurice BEJART de deux ouvrages sur Don Giovanni et la Flûte enchantée

Fondateur avec Michel DEGUY et Jacques ROUBAUD de la revue *Poésie Créations de spectacles* : En 2001 « Verdi, une passion, un destin ». En 2002 « Victor Hugo, la légende d'un siècle ». En 2004 « Rencontre avec George Sand »

Il est l'auteur des ouvrages référencés à la fin de l'article présenté ici.

Membre de L'Académie Charles CROS, Président du jury du Prix PELLEAS,

Président des « Fêtes romantiques de Nohant »

et des *Rencontres Internationales Frédéric CHOPIN*

Chevalier de la Légion d'Honneur et Officier des Arts et Lettres

Grand Prix de Poésie de l'Académie Française en 2002.